

# ECHOS

## UNE DÉFINITION ROYALE

Elle émane de la sagesse du roi Albert. Ayant à discourir, à l'inauguration du monument édifié à l'École militaire de Bruxelles, en l'honneur des élèves morts au champ d'honneur. Sa Majesté pensait évidemment aux efforts des humanitaires à courte vue qui croient servir le bien public en s'efforçant de discréditer l'armée, à la veille de la discussion des projets de réorganisation militaire préparés par M. Devèze et dont le « Figaro en Belgique » donnait un aperçu dès juillet dernier.

« L'armée, a dit le roi, est une grande école. On y enseigne le sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt collectif. »

On ne connaît guère de définition plus juste et même plus opportune. Car, sans y toucher, n'est-ce pas aussi un trait d'esprit destiné à désarmer l'antimilitarisme du parti politique qui, sous le vocable de « collectiviste », ne peut évidemment avoir à cœur que l'intérêt de la collectivité?...

○ ○ ○

## JUBILES

Le centenaire de César Franck a été précédé et va être suivi, en Belgique, de deux jubilé moins vénérables.

A Bruxelles, c'a été celui d'un joli journal de théâtre et d'art, l'*Éventail*, dont le fondateur, M. F. Rotiers, a célébré le trente-cinquième anniversaire par des fêtes fastueuses réunissant six cents convives, dont cinq ministres, trois ambassadeurs, autant de généraux, de sénateurs, députés, bourgmestres, d'échevins, plus une élite artistique et littéraire.

A Liège, le 10 décembre, un autre journal, l'*Express*, à l'administration duquel préside un très éminent sénateur, doit fêter, avec moins d'éclat mais autant de conviction, la trentième année de sa carrière.

Noces d'or, noces d'argent ont un terme fixe qu'il est interdit de transgresser en le devançant. Le terme nouveau innové par les gazettes belges entrera-t-il dans les mœurs? Ou bien le considérera-t-on comme un privilège exceptionnel, au seul usage du journalisme tenu, par définition, à marcher en avant de son temps, et à une allure particulièrement précipitée?

○ ○ ○

## UNE GRÈVE DE... MAGISTRATS

C'est à Tournai qu'elle vient de se produire. Par la négligence des fourriers du Palais de Justice, le calorifère de ce temple sacré s'était éteint faute de charbon.

Pour être juge, l'on n'en est pas moins homme et mal enclin à écouter des plaideurs et à prononcer entre eux par 15° sous zéro (quand saint Louis faisait acte de justicier sous un chêne, une plaisante tiédeur régnait sous et dans la frondaison, où les oiseaux chantaient le soleil).

Plutôt que de siéger par une température sibérienne, les magistrats tournaisiens ont renvoyé prévenus, témoins, plaideurs qui à sa prison, qui à ses affaires et sont rentrés au coin du feu.

Geste humain, car leurs arrêts se seraient certainement ressentis de la férocité d'arbitres grelottants.

○ ○ ○

## POUR LES « SANS LUMIÈRE »

Gaz asphyxiants aidant, ils sont légion; désormais, les aveugles en Belgique comme en France.

L'administration belge des chemins de fer vient d'avoir pour eux une attention délicate : ceux d'entre eux qui voyagent payaient jusqu'ici deux places : la leur et celle de leur guide. Ils n'en paieront plus qu'une désormais ; leurs conducteurs circuleront gratuitement à leurs côtés. Antigone sera tenue pour la paire d'yeux d'Œdipe et on n'exige pas des voyageurs en chemin de fer un supplément de prix parce qu'ils y voient.

Et, d'autre part, c'est Œdipe qui devient Antigone, à certains moments... dans les rues. En temps de brouillard, par exemple, ou de grève de l'éclairage. Car, alors, c'est l'aveugle, habitué à tâtonner dans l'obscurité, qui devient le voyant et vice versa, et l'infirme qui offre le spectacle touchant du cicérone de nuit, payant sa dette à son protecteur diurne, en le guidant à son tour.

## Quelques propos du célèbre violoniste belge Eugène Ysaye

### Autour du Jubilé de César Franck

Avec le magnifique monument présenté par votre ministre des beaux-arts, M. Bernard, et l'éminent directeur de votre conservatoire, M. Rabaud, au Conservatoire de Liège, nul hommage plus éclatant ne pouvait être rendu à la mémoire du Liégeois César Franck, que l'admirable exécution de ses *Beautés*, dirigée, samedi soir, par cet autre parfait musicien, Sylvain Dupuy, dans la grande salle du Conservatoire de Liège, devant un auditoire d'élite où brillaient, humides d'extase, les yeux de la reine Elisabeth.

L'archet du célèbre violoniste, compositeur et directeur de concerts, Eugène Ysaye, autre fils de la Cité ardente, concourait à cette exécution d'un troublant chef-d'œuvre. À peine rentré en Belgique d'un séjour de cinq ans aux États-Unis, Ysaye venait à Bruxelles d'être l'objet d'une magnifique ovation publique à l'issue de laquelle M. Destree, ancien ministre des sciences et arts, lui avait remis, au nom de ses innombrables admirateurs, l'effigie médullaire de sa belle tête léonine, à crinière toujours noire, gravée par le sculpteur Paul Bouquetain.

Avant l'inoubliable festival liégeois, j'ai pu joindre Eugène Ysaye. Il a bien voulu me dire quelques-uns de ses souvenirs sur César Franck dont il fut — avant que son frère Théo Ysaye n'en devint l'élève — un des tout premiers fervents, le plus passionné des collaborateurs, le plus sûr des amis.

« César Franck ! m'a dit ce roi de l'archet, quel homme d'abord !... Un saint. Jusqu'à ses derniers jours, radieux d'une grâce ingénue d'ange égaré par hasard dans un monde où personne ne lui ressemblait. Plus qu'à la terre, il paraissait appartenir au ciel et n'être ici-bas que comme l'écho prédestiné des puretés et des félicités divines.

« Je sentis « le suave inspiré » en lui, et en

sa musique — qui était tout lui — des ses premières productions que saluaient, comme celles d'un Messie des pairs ou disciples, tels que Vincent d'Indy, Chausson, Pierné, Chabrier, de Bréville. Aujourd'hui que son génie d'essence germanique, selon les uns, d'essence wallonne et française, comme l'art, plus mondain, de Grétry, selon les autres (je tiens plutôt avec les premiers), je me souviens avec un peu de mélancolie, sinon de surprise, qu'il fut longtemps le « génie méconnu ».

Quand, au Cercle bruxellois des XX, présidé par feu Octave Maus, j'aidai à révéler à un public de goût cependant assez large, ses créations enivrantes, ce public les accueillit avec des ricanements — à peu près comme telles de l'auteur de *Fervaal* et celles de Debussy. Ni sa science harmonique, ni son procédé dramatique ne trouvaient grâce devant l'incompréhension quasi unanime d'inspirations aussi fraîches, aussi élevées et aussi neuves.

Lui, simple et modeste comme un petit enfant, pas « arriviste », pour un sou, si bon qu'il comprenait et, par conséquent, pardonnait jusqu'à l'incompréhension, n'en souffrait pas, et peut-être même ne s'en apercevait guère, au point que nous, ses adorateurs indignés, nous en venions à nous dire : « Nous sommes bien plus Césarophiles que César ». N'était-il pas toujours au-dessus et au-delà de son ambiance ?

On le sentait bien à Paris, lorsqu'il laissait couler la richesse inouïe de ses inspirations sur l'orgue de Sainte-Clotilde. On eût dit comme une force immatérielle planant au-dessus de réalités brutales et d'obscurs blasphémateurs, sur lesquels il versait intarissablement ses torrents de mélodique lumière, jamais cherchée, toujours trouvée. Connaissez alors ce trait qui dépeint bien sa distraction sublimée en de pareils moments :

« Souvent, le clergé voyait passer l'heure de la messe sans que la jaillissante verve de Franck, devant son Cavallé-Coll, donnât le moindre signe de ralentissement. Il eût fait chanter, murmurer, enfler son orgue enchanté jusqu'au lendemain, peut-être, si M. le curé n'eût été avisé de faire mettre au jubé une sonnette communiquant avec le grand organiste, et qui l'avertissait qu'il fallait bien cesser pour faire place à d'autres rites du culte. Son surabondant génie avait besoin d'une sonnerie d'alarme pour endiguer son inépuisable et délicieux flot. Des ding ! ding ! ding, prolongés étaient nécessaires pour qu'il descendît de son ciel de ravissement, laissât là ses ailes et reprît pied dans la vie.

« Et quel ami délicat !... Vous n'ignorez pas qu'il me dédia le manuscrit, encore inédit, de sa fameuse *Sonate pour piano et violon*, ce chef-d'œuvre qui, légitimement, a eu la fortune de la *Sonata à Kreutzer*. En quelle circonstance?... A l'occasion de mon mariage, et comme cadeau de noces. Quel musicien recut jamais d'un autre un si royal présent?... C'est le plus cher souvenir de ma vie, et combien impérissable ! Or, l'illustre donateur était si candidement généreux, qu'il attribua principalement à ses interprètes, c'est-à-dire à la pianiste, Mme Berdeperre et à moi, les enthousiastes ovations qui saluèrent cette sonate, quand nous la fîmes entendre, pour la première fois à Arlon, en 1886, avant son exécution et celle de son *quatuor en si majeur*, à Tournai (1890).

Ici, encore, l'incomparable compositeur attribua la meilleure partie de son succès aux instrumentistes qui avaient traduit l'opinion de son âme (c'était son âme qui pensait plus que son cerveau).

« Vous êtes tout de même pour quelque chose dans le destin de vos œuvres, lui dit un de ses interprètes sur le ton de la plaisanterie.

« — Oui, vous croyez ? fit Franck, sans la moindre ironie, avec un accent sincèrement étonné, et avec le regard heureux, mais lointain, d'un dieu qui aurait ignoré jusque-là sa divinité.

« Il mourut d'ailleurs sans s'être encore rendu compte de l'immortalité réservée à ses créations et après avoir été naguère le méconnu le plus doucement résigné. C'est, d'ailleurs, le sort de tous les novateurs. Franck était, dans le domaine musical, en avance de vingt ans au moins sur son temps, qui ne devait le consacrer définitivement qu'à l'heure « où le laurier fleurit à côté du funéraire cyprès ». C'est, hélas ! la loi commune.

« Peut-être y a-t-il, à cette heure, des génies nouveaux et méconnus comme lui. Moi, tout au moins, je m'en tiens aux dieux de mes anciennes chapelles, jugés si extravagants à leur aurore, à Franck, surtout. Tenez ! à mon prochain « concert Ysaye », il n'y aura que du Franck, *Le chasseur maudit*, la *Symphonie en ré*, plusieurs fragments de *Hilda*, dont le ballet. Et je n'entends pas que ce nom vénéré subisse des éclipses dans mon programme. Il y a, d'ailleurs, dans mon cœur, une sonnette qui me prémunirait — comme celle de Sainte-Clotilde prémunissait Franck — contre tout oubli d'un homme et d'un art également dignes de fidélité jusqu'au bout. »

Ainsi parla ce prophète de la musique : Ysaye.

Avant de me quitter, il ajouta un mot qui intéressera vivement les mélomanes de France. Il me donna à entendre qu'il était question, à Bruxelles, de suivre l'exemple de Paris, en organisant une manifestation artistique en l'honneur de cet autre maître d'inspiration olympienne et sans alliage, Gabriel Fauré. Et il ajouta :

« Que l'on redonne donc à cette occasion, avec une interprétation de choix, sa *Pénélope* ! Encore un chef-d'œuvre destiné aux définitives conquêtes... »

Gérard Harry.

## Hommage aux morts de la guerre

Le jour anniversaire de l'entrée triomphale des souverains belges à Bruxelles, après l'armistice, a été choisi pour l'inauguration du Mémorial des élèves et anciens élèves de l'École militaire morts pour la patrie et du buste du lieutenant général, comte Leman, ancien commandant de l'École militaire.

Le roi Albert présida cette émouvante cérémonie. Il prononça, devant les familles des élèves tombés au champ d'honneur, un vibrant discours dans lequel il glorifia l'armée belge, dont il a pu apprécier l'incomparable valeur pendant la guerre.

« L'armée, a-t-il dit, ne doit pas seulement servir à défendre la patrie : c'est encore une école d'ordre, de discipline. Elle apprend à subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt collectif. »

Ce fut ensuite un spectacle inoubliable, lorsque les élèves, portant les armes, le capitaine Arnould, grand mutilé de guerre, fit l'appel des héros morts. Quelques instants de recueillement suivirent la lecture de ce funèbre palmarès. Le roi Albert a déposé, à l'issue de la cérémonie, une couronne de chrysanthèmes mauves devant les quatre mémoriaux de bronze où sont gravés les noms des élèves de chaque promotion tués à l'ennemi.